

Physionomie de New-York

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **14 (1876)**

Heft 25

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183806>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Pst !

Riquiet Pibot n'étâi pas 'na crouïe dzein, et portant on avâi lo diablo po lâi fêrè dâi farcès. L'est veré que l'étâi on ami tatipotse et on bobet à quoui n'étâi pas molési dè fêrè einclairè que lè pétubliès sont dâi falots. On dzo que modâvè contrè la gâra dè Lozena po s'aguelhi su on vagon, po allâ à Yverdon, reincontrè pè Pinpinet on part dè lulus, dâi tot bons, que sè desiron : Vouaiquie Riquiet qu'a met sa ramure, s'bâyî iô va ? lâi ein faut fêrè iena.

— Sâlu Riquiet, que lâi diont, iô vas-tou !

— A Yverdon.

— Pè lo tsemin dè fai ?

— Lo bon san !

— Dis vâi ; quand te vas su lo trein, pâyè-tou ton beliet ?

— Dè bio savâi que pâyô.

— Eh bin t'é onco on rudo Janô. Du la révejon cein a tsandzi et quand l'est qu'on voïadzè dein lo canton, lè Vaudois ne sont pas d'obedzi dè pâyî ; n'ia què lè z'étrandzi dâo défrou et lè nouvro que sont práo bête po sè laissi carottâ que pâyôn.

— Adon coumeint faut-te fêrè ?

— Quand cé que baillè lè beliets tè demandè l'ardzeint, té faut lâi fêrè torche-mireau, te sâ : t'allondzè lo dâi, te lo tè passè coumeint on einludzo dévânt lo nâ ein faseint *pst !* et l'est bon.

Et tandique barjaquâvon, ion dè clliâo z'estafiers fâ état d'allâ à la pousta et tracè à la gâra, pâyè d'avanço lo beliet à Riquiet et fâ s'n'aleçon à cési-quie que veind lè cartès.

Quand Riquiet arrevâ à la gara, s'einfatè eintrèmi clliâo petites baragnès pa allâ vai lo quintset et demandè :

— Un biyet pou Yverdon.

— Deux francs cinq !

— Pst !

— En règle, passez !

Et noutron lulu, tot ébâyî, ne poivè pas s'ein ravâi. Tè bombardâi, se sè desâi, que n'ausso pas cein su pe vito ! mâ ora que cognâisso lo truque, l'est bon... Pst !... tè râodzâi te pas cein que c'est què dè savâi lè z'affèrès, c'est portant bin ési : *pst !*

L'arrevè à Yverdon, fâ sè coumechons et quand vollie reinmodâ contrè Lozena, ye va demandâ on beliet à la gâra.

— Un biyet pou Lausanne.

— Deux francs cinq !

— Pst !

— Deux francs cinq !

— Pst !

— Je dis : deux francs cinq centimes !

— Psst !

L'homme dâi beliets ne cognessâi pas lo truque li ; assebin l'einvouïa lo pourro Riquiet sè promenâ ein lâi deseint : « Payez, ou débarrassez-vous de par là, espèce de taupier en vacances ! » Riquiet vollie recliâmâ, mâ nion ne l'atiutâ, bin lo contréro, on sè fote dè li et fe bo et bin d'obedzi dè pâyî po retornâ à Lozena, io l'arrevâ einradzi.

Reincontrè lè gaillâ dâo matin.

— Eh bin ! cein a-te bin djuî, l'affèrè, que lâi desiron.

— Oh câisi-vo ! à Lozena, oï ; mâ à Yverdon, n'ia pas z'u dè nâni, clliâo tsaravoutès m'ont fé pâyî et n'ont rein volliu oûrè quand y'é recliâmâ.

— N'ia pas moïan ! C'est dâi larro. Te n'as petètrèpas su fêrè lo signo : coumeint as-tou fé ?

— Y'é fé coumeint à Losena : Pst !

— Ah ! hâ ! t'as fé torche-mireau avoué la balla man, à Lozena ?

— Oï.

— A Yverdon assebin ?

— Oï.

— Eh bin, ma fâi, t'as z'u too, Riquiet ; dû que l'étâi po reveni, te faillâi fêrè torche-mireau avoué la patta gautse !



Physionomie de New-York.

Les personnes qui se rendent à l'exposition de Philadelphie y arriveront avec une singulière opinion des Etats-Unis, si elles jugent le pays d'après la métropole commerciale de cette nation, car voici une très humoristique physionomie de New-York, telle que nous la trouvons dans le récit d'un voyageur.

« *Broadway, Third avenue, Wallstreet*, des fieuves humains roulants, des chariots, des cars, des porteurs de journaux, des nègres, des chiens, une multitude grouillante qui court, boit, mange, se bouscule, chacun ardent et calme, la démarche enfiévrée et le visage impassible, l'œil gris traversé parfois d'un éclair bleuâtre, n'évitant personne ; sur la chaussée, des omnibus au galop, regorgeant de monde assis, debout, dedans, sur les passerelles, à côté, derrière, escortés d'une nuée de *new boy* agiles, importuns comme des moustiques, qui courent, bourdonnent et piaillent, sautillant d'une voiture à l'autre ; des tramways lancés à toute vitesse, courant quatre ou cinq de front au milieu de la population houleuse, trainés au galop par des chevaux ruisselants de sueur, qui trempent à la hâte leurs naseaux fumant dans des tonneaux posés à côté des rails, puis repartent essoufflés ; les maisons couvertes d'affiches, dont le papier s'effrite comme une darte multicolore ; des poutres sortant de fenêtres borgnes et secouant sur vous d'étranges enseignes qui ressemblent à des oripaux ; en haut, des fils télégraphiques en si grand nombre qu'ils font l'effet de toiles d'araignées.

» Si l'on se risque dans le courant, on est enlevé, bousculé, criblé de coups de coude ; il ne faut pas y faire attention, mais les rendre au centuple, personne ne s'en fâche ; on a bien le temps vraiment ; c'est ici le *fast people*. Si l'on s'arrêtait à jeter des pierres à tous les chiens qui aboient, on n'arriverait jamais, » Voilà un dit-on turc mis en pratique, non pas en Turquie, mais en Amérique.

» D'étranges accouplements : des hommes portant un chapeau à haute forme en soie, un habit boutonnant sur la peau et un pantalon troué ; des fem-

mes vêtements d'étoffes neuves, empesées et brillantes, avec des bottines éculées ; d'autres, d'aspect plus relevé, ayant des bracelets d'or et des manchettes sales ; un individu déguenillé lisant le journal à côté d'un monsieur à breloques qui mange un sandwich ; des voitures peintes à fresque, trainées par de lamentables haridelles ; des boutiques où l'on vend des légumes et des vieux habits, au pied de maisons d'assurances hautes comme le Louvre et dorées sur tranche ; des trottoirs formés de planches branlantes ou du granit le plus magnifique ; en face de palais splendides, d'infestes échoppes dans l'ombre desquelles se pelotonne un juif sordide comme un ver au cœur d'un fruit gâté. Singulier édifice que l'Amérique ; moitié marbre et moitié plâtre. »

La télégraphie en temps de guerre. — Autant les avantages de la télégraphie électrique sont merveilleux en temps ordinaires, autant ils peuvent être contestés en temps de guerre. Chacun sait que l'ennemi qui envahit un pays commence par couper les fils conducteurs et intercepte ainsi tout rapports entre les armées et les habitants du pays attaqué. Les dépôts de ballons ne sont qu'une ressource incertaine et précaire ; et il est d'ailleurs impossible de faire pénétrer un ballon dans une ville assiégée ou investie.

On espère cependant pouvoir faire voyager l'électricité qui porte un message sans lui faire prendre la route d'un fil métallique tendu d'une station à l'autre. Le courant établirait les communications par des routes insaisissables à l'ennemi, et à l'abri de tout accident.

Le problème serait résolu en utilisant un courant électrique qui existe constamment dans la terre, et dont on peut reconnaître l'existence d'un lieu à un autre. On appelle ce courant naturel, *courant tellurique*.

Un habile physicien de Paris, M. Bourbouze, a constaté l'existence de ce courant *tellurique*, c'est-à-dire parcourant la terre, et dans ce courant il a vu un moyen de transmission des dépêches sans fil. Les résultats qu'il a déjà obtenus sont vraiment merveilleux. En se plaçant entre deux localités éloignées, ce physicien opère sur les courants telluriques de manière à les forcer de transmettre un signal, d'après la volonté des opérateurs et sans aucun autre moyen intermédiaire.

Nous avons été témoin récemment d'une assez jolie scène :

Deux cochers de fiacre se prirent subitement de bec dans un embarras de voitures qui les mettait en présence. Dans la chaleur du conflit, et pour appuyer ses arguments, l'un d'eux crut devoir se servir de son fouet et, en vrai maladroït, sangla le visage du client de son adversaire, qui attendait impatiemment l'issue de cette désagréable rencontre.

— Ah ! tu veux abîmer mon Anglais, s'écria l'autre avec une indignation facile à comprendre, tu vas voir comment je vais arranger le tien !

Effectivement, la lutte se poursuivit avec acharnement sur le dos des deux malheureux touristes, qui sont encore sous le coup de l'exaspération que

leur a suscitée cette manière de procéder aussi inouïe qu'inattendue.

Les épis.

Dans un champ tout doré d'une riche moisson,
Un laboureur et sa famille,
Armés chacun d'une faucille,
De çà, de là dépouillaient maint sillon,
Quand, près d'eux, un épi levant sa tête altière,
Disait à ses voisins : — Allons, levez le front ;
Voyez le mien, vous me faites affront :
J'ai honte d'être votre frère,
Quand je vous vois inclinés vers la terre.
Un autre épi lui répondit soudain :
— Gardez pour vous votre dédain.
Savez-vous pourquoi vous levez tant la tête ?
Parce qu'elle est vide de grain.
Lorsqu'une tête est vide,
Il n'est pas surprenant que l'orgueil y réside.
(Extrait de la *Ferme*.) F. V.

A la caserne :

« — Sans vous commander, sergent, pourriez-vous me faire celui de me dire approximativement ce que c'est qu'un candidat libéral ?

« — Fusilier Bideau si vous auriez comme moi reçu-z-une éducation supérieure, vous sauriez que libéral, c'est comme qui dirait généreux... Par ainsi donc, suivez-moi-z-à la cantine vivement, et tâchez de vous comporter comparativement-z-à mon égard en soldat militairement libéral. »

Examen de recrues. — Nous sommes dans le voisinage de la Garonne.

L'officier : Etant donné que suivant le règlement de la science, notre père Adam avait ostensiblement 317 pieds de hauteur, d'une part ; et que sustantivement il descendait des singes, d'autre part, je vous prie de me dire de quelle taille devaient être ces derniers ?

La recrue : — Sandis, capédébious, les sinzé, les sinzé, ils étaient téllémann, téllémann grann qu'ils se perdaient dans la nuit dé tann.

L. MONNET.

AVIS

Les *Causeries du Conteur Vaudois* sortent de presse. Elles seront expédiées aux souscripteurs, par la poste, dès lundi, et nous pensons que tous seront servis dans le courant de la semaine prochaine.

PAPETERIE L. MONNET

PAPIER POUR FLEURS

Lanternes vénitiennes, ballons et petites bougies pour illumination.

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE ET F. REGAMEY